

CRITIQUE

Match arpeggione - violoncelle: un à un

GRUYÈRES • La comparaison entre les deux instruments révèle des qualités différentes.

MARIE ALIX PLEINES

La sonate «Arpeggione» de Schubert interprétée tour à tour sur l'instrument éponyme puis sur son moderne «substitut», le violoncelle, voilà le défi inédit qu'offrait dimanche le concert conclusif du 6^e atelier de lutherie de Gruyères.

Profitant du généreux écrin acoustique de l'église de Gruyères, la jeune gambiste française Amélie Chemin taquine la sonorité charmante d'un nouvel arpeggione, conçu pour l'occasion par Philippe Mottet-Rio. Une conception basée sur les esquisses originales d'Anton Mitteis, luthier contemporain du Viennois Georg Stauffer, le fécond inventeur en 1820 d'un instrumentarium postévolutionnaire, dont l'arpeggione demeure aujourd'hui le témoin le plus fameux.

Car la lutherie est un art-artisanat en constante mutation. Dans un court exposé au centre du concert, Philippe Mottet-Rio donne notamment comme exemple de la modernité intuitive et de la vitalité organologique des luthiers romantiques la forme de la tête de la guitare de Schubert, que l'on retrouve aujourd'hui sur celle des Stones!

Finement fusionnées avec l'interprétation sensible du virtuose fribourgeois Gregor Camenzind au piano, les harmoniques poétiques de l'arpeggione confèrent une aura contemplative à «leur» unique sonate.

De fait, commandée à Schubert par Vincenz Schuster qui la créa sur l'instrument original à Vienne en 1824, l'«Arpeg-

gione» sera toutefois publiée en 1871 pour le violoncelle, un instrument dont le potentiel expressif semble s'accorder d'avantage au lyrisme élégiaque de l'époque romantique.

Et le phrasé passionnément contenu du violoncelliste belge Didier Poskin, succédant à l'interprétation paisiblement vagabonde d'Amélie Chemin, ancre immédiatement la partition schubertienne dans un geste mélodique plus palpable, habité par une émotion plus évidemment romantique.

Ces ballades contrastées dans un paysage musical apparemment analogue confirment avec panache le pouvoir d'évocation qu'exerce la sonorité instrumentale sur l'imagination émotionnelle. **I**

SUCCÈS DU ROMANTISME

Le 6^e atelier de musique ancienne du château de Gruyères a attiré un nombreux public autour de la facture d'une copie de la guitare préromantique de Schubert. «Le premier des quatre concerts de la semaine, consacré au Winterreise, par le baryon Michel Brodard et la pianiste Véronique Carrot, a fait le plein à l'église de Gruyères», se réjouit le luthier Anselmus, alias Philippe Mottet-Rio, directeur fondateur du festival estival. «La période romantique a interpellé des sensibilités qui se sont ajoutées à notre public habituel.»

Avec pour résultat une fréquentation d'environ 1500 visiteurs, qui confirme à la hausse le succès d'une formule originale alliant artisanat luthier, cours magistraux – fréquentés par de nombreux auditeurs – et concerts originaux.

«En 2009, un retour à la période médiévale, signalé par la facture d'un organistrum – sorte de vielle à roue – sera accompagné par la musique des troubadours, non seulement à l'église de Gruyères mais aussi dans la cour du château et dans les rues de la cité», annonce encore Philippe Mottet-Rio. MAP

	A la Une – La musique ancienne a charmé Gruyères
---	--



La musique ancienne a charmé Gruyères
01.09.2008

Le 6^{ème} atelier de musique ancienne a attiré 1'500 personnes en une semaine à Gruyères. La manifestation, consacrée cette année à Schubert, a pris fin dimanche soir. Cet atelier a été marqué par un stage de lutherie, des cours de chant, de guitare et évidemment plusieurs concerts. L'année prochaine à la même période, la 7^{ème} édition de l'atelier s'intéressera au Moyen-Âge, et plus particulièrement à la musique des troubadours.

CRITIQUE

Michel Brodard, voyageur inspiré

GRUYÈRES • *Le baryton fribourgeois a chanté dimanche le «Winterreise» de Franz Schubert. Un extraordinaire voyage musical.*

ALEXANDRE RION

Invité du sixième Atelier de musique ancienne, Michel Brodard a choisi d'entraîner son fidèle public dans l'un des plus extraordinaires voyages musicaux qui soient: la fameuse «Winterreise» de Franz Schubert. Cycle de lieder crépusculaire sur des poèmes de Wilhelm Müller, cette œuvre fascine à la fois par sa noblesse de ton et sa merveilleuse intimité. Au long de vingt-quatre pièces, l'auditeur y accompagne un poète éconduit par sa belle et errant dans la rudesse d'un hiver sans fin. Si une lumière douce perce par instant la grisaille, c'est bien une profonde mélancolie qui berce l'œuvre entière.

Accompagné par le piano délicat de Véronique Carrot, Michel Brodard surprend immédiatement par l'importance qu'il confère au mot. Dans son interprétation, chaque syllabe vibre d'une intention particulière, éclairant le sens précis d'un passage dans son contexte musical. Ainsi, le chanteur n'hésite pas à user à maintes reprises d'intonations étonnamment

basses, donnant par ce moyen une sombre gravité à certaines phrases. Jouant sur une magnifique copie d'instrument de l'époque de Schubert, Véronique Carrot offre à son complice un excellent terrain d'inspiration. Les très belles sonorités du piano – superbes basses et registre de sourdine – apportent un regain d'intimité idéal à cette musique. Malheureusement, l'acoustique généreuse d'une église pose un délicat problème lors d'une interprétation historique telle que celle-là. En effet, la voix ample de Michel Brodard profite agréablement de l'espace et domine parfois sans partage la partie de piano. On en vient à regretter l'exiguïté d'un salon de musique bondé, comme cela se produit parfois lors des Schubertiades.

Malgré cela, l'impression laissée par ce «Voyage d'hiver» est forte. De ces instants magiques, on retiendra particulièrement le grave «Gefro'rne Tränen», le poignant «Der greise Kopf», où la voix chargée d'émotion du chanteur se fait lancinante et, enfin, le magnifique et désolé «Der Leiermann», dernier numéro du cycle. I